

th. "Coda" aux Ateliers Berthier Les traversées du Radeau

Dernière née de l'imagination du poète François Tanguy et son théâtre du Radeau, *Coda* est donné ces jours-ci à Paris. L'an dernier, pour *Mouvement*, Eric Vautrin avait suivi en répétitions cette compagnie hors norme, titanesque foyer d'une création partagée et collective.

Une seule (petite) recommandation pour qui va entrer dans l'espace du Radeau. Ici le théâtre ne représente pas le monde, ni même la ville immense. Qui viendra dans l'esprit d'un désir de reconnaissance ressortira perdu, désorienté, voire blessé par ce qui ne lui sera pas arrivé. Car c'est bien l'enjeu du temps passé avec ceux du Radeau. « *On ne raconte pas ça. On dit : quelque chose a passé. Est passé. S'est. Passé.* » Gably le disait déjà dans ses notes de travail, après avoir traversé les *Fragments forains*, une manière d'approcher l'énigme büchnerienne de *Woyzeck*, en refusant de s'en approprier l'histoire. Car il s'agit bien de s'approcher, de prendre le temps, d'accorder du temps aux énergies mystérieuses qui se mettent en jeu devant nous. Ou pour nous. Ces forces qui s'éveillent ne prennent pas la forme d'un récit. Elles prennent à rebours l'histoire qu'on représente sur la scène. C'est d'ailleurs comme à l'envers du théâtre que nous sommes conviés, dans les spectacles du Radeau.

« *Comment faire avec des mots sans en passer par le livre ?* » Comment faire passer le sens sans tomber sous le joug pesant du parallélépipède qui étouffe le foisonnement théâtral au profit de la seule signification ? Depuis plus de vingt ans, le Radeau n'a cessé de batailler pour ouvrir l'espace de la scène contre l'enfermement des pièces constituées (celles du théâtre, comme celles où se jouent les spectacles). C'est ici qu'intervient l'importance du poème dans le travail de François Tanguy et de ses acteurs. Retourner le mot contre lui-même, telle est, depuis toujours, l'opération majeure qui se joue dans le poème proféré, d'Ovide à Hölderlin, de Lucrèce à Leopardi, de Kafka à Blake.

Le geste théâtral ainsi retourné s'apparente aux pratiques de la fouille archéologique. En apparence, rien ne se construit, et pourtant, c'est un monde entier qui revient au grand jour. Les acteurs du Radeau semblent revenir de la nuit des temps, vulnérables aux coups de ces lointaines dramaturgies dont parle Pierre Klossowski à propos de Carmelo Bene. Car c'est bien d'une bataille dont il s'agit toujours sur la scène. Une bataille où les corps traversent les ténèbres, et cherchent la porte étroite. Bruno Tackels

Fonderie, Campement : rencontres et temps de travail (première séquence)

La Fonderie est un endroit qui s'est construit au fur et à mesure des passages et des projets qui y ont vu le jour. L'ancien garage est ainsi devenu peu à peu, en vingt ans, un espace de travail offrant deux salles de répétition, une salle de spectacle, une cuisine et un hall, quelques hébergements et attenants. Au centre du Mans, le lieu accueille équipes et artistes en résidence, le temps d'un travail, parfois d'une création. Ouvert à ce qui traverse le paysage théâtral ou esthétique, il accueille quelques concerts, des rencontres, des débats, des projections ; habité par ce qui l'entoure, par ce qui se présente : de l'action citoyenne à la conférence sur des sujets d'actualité, du film censuré au concert de jazz ; offrant à chaque fois son espace à ceux qui ont besoin de temps pour travailler ou simplement pour partager - ou, pour la codirectrice Laurence Chable, simplement à ceux qui ne trouvent pas où aller. Lieu de vie, rendu possible par la confiance des politiques et de quelques acteurs culturels, conduit entre résidences et soirées, rencontres et accueil ; entre veille et activités. Il semble ne pas y avoir d'autre projet qui préside à la Fonderie que celui de prendre du temps ; du temps pour le théâtre disait une présentation du lieu. Ainsi, s'il y a obligation, elle est imposée par l'urgence d'une situation particulière, comme un noeud entre les rencontres, les amitiés, le besoin d'ouverture, l'attention au possible de chacun et la veille permanente de l'équipe - plutôt que par un projet-discours-présentation préétabli.

L'espace respire ces passages intempestifs et singuliers, l'emplissant de détails simples qui se mêlent aux autres, formant un ensemble évident et commun ; un ensemble ordinaire comme celui d'une maison, de ces choses assez simples de celles qu'on reconnaît. Voilà, il n'est pas question ici

d'unique, d'unicité, d'univocité, d'exceptionnel - autre que l'urgence et ce que recommande et permet l'écoute.

Un théâtre indifférencié (seconde séquence)

On peut dire que le théâtre devient là le lieu d'une certaine indifférenciation. Qu'est-ce que ça serait, un théâtre indifférencié, ou même indifférent ? Peut-être un endroit où on ne serait pas très sûr de ce qu'on entend, parce que dit dans une langue étrangère, pas assez ou trop fort, mêlé aux bruits de l'extérieur indistinctement ; pas très sûr de reconnaître Bach ou Chostakovitch parce que tout se mêle ; pas très sûr d'écouter Dante ou Lucrèce parce qu'extraits, mélangés, filants ; jusque pas très sûr que ce soit fait exprès, pas très sûr même des hésitations, des improvisations. Déjà on pressent que ça cherche à faire perdre les certitudes, enjeu *princeps* de l'art au siècle passé.

Cet ensemble de textes, de musiques ou de châssis n'est pas là comme autant de chose actives, actualisées, modernes ; c'est plutôt comme autant de gestes du passé (celui de l'écrivain, celui du musicien, celui du peintre, gestes d'avant l'oeuvre - et ces textes dits faiblement, ces châssis enchevêtrés, ces musiques mêlées mènent davantage à l'atelier qu'à la salle de lecture ou d'exposition). Mais l'indifférenciation, ce n'est pas seulement le brouillage pour tancer la stupeur du regard, tout comme l'indifférence n'est pas seulement le laisser-aller. L'indifférenciation fait entrer dans un espace où les choses, les êtres et les pensées ne sont plus liés par leur différences mais par ce qui les rapproche, ce qu'elles ont en commun. Ce n'est pas évident à nommer, parce que n'importe quel nom appelle déjà une délimitation, une catégorie ; on dira maladroitement le commun, le collectif, l'ensemble, le partagé. Mais c'est déjà réduire la portée du Radeau ; parce que s'il y a rassemblement, il y a dans le même temps le mouvement inverse d'ouverture, d'écoute, de transparence aussi. Ainsi ce serait un lieu où on ne travaille pas les différences mais où l'on traverse l'indifférence des choses, des corps et des esprits.

Comment on indifférencie ? Avant le Radeau, par exemple, Blanchot dépouillait l'oeuvre de tout ce qui pouvait entraîner une reconnaissance ou une habitude ; Deleuze proposait de ne jamais cesser de faire varier ce que l'on approche, Proust ou Gadda multipliaient les détails, ce qui revient au même. Au Radeau on traverse. Est-ce que ça vient dire que tout est brouillé, compliqué, emmêlé ? Non, c'est le contraire, tout se lie par transparence et ressemblance, et c'est la même chose (quand deux choses se ressemblent, c'est qu'on voit l'une à travers l'autre, c'est déjà un problème de transparence, de lumière).

Coda, par le théâtre du Radeau, du 1er au 17 décembre aux Ateliers Berthier / Théâtre de l'Odéon, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Tél. 01 53 45 17 17

Eric VAUTRIN Publié le 00-11-2004

. . Théâtre Garonne

1 avenue du Château d'eau

Toulouse

05 62 48 56 56 .www.theatregaronne.com

mouvement.net

- Imprimer - Faire suivre -

Texte intégral disponible - Lectures Transversales

Droits de reproduction et de diffusion réservés ; © Les Éditions du Mouvement 2004.
Usage strictement personnel. L'utilisateur du site reconnaît avoir pris connaissance de la licence de droits d'usage, en acceptant et en respectant les dispositions.